

REFLETS DE CODE-SWITCHING DANS LA DOCUMENTATION MÉDIÉVALE ? CEHTL, 2

PEUT-ON PARLER DES REFLETS DE CODE-SWITCHING
DANS LA DOCUMENTATION DU HAUT MOYEN ÂGE ET
DANS QUELLES CONDITIONS ?

PAR MARIEKE VAN ACKER

MOTS-CLÉS :

Résumé : L'analyse socio-linguistique conduit à rejeter l'emploi du terme de code-switching pour qualifier les variations linguistiques reflétées par les écrits latins mérovingiens, au profit d'une utilisation de la notion de style-shifting. Les données du problème changent avec la réforme carolingienne.

Abstract : A socio-linguistic analysis rules out the use of the concept of 'code-switching' to characterize the linguistics variations present in Latin Merovingian texts. It could perhaps be occasionally substituted by the notion of style-shifting. Things change when the focus shifts to The Carolingian world.

Pour citer cet article :

– VAN ACKER Marieke « Peut-on parler des reflets de code-switching dans la documentation du Haut Moyen Âge et dans quelles conditions ? », dans *Reflets de code-switching dans la documentation médiévale ?*, CEHTL, 2, 2009, Paris, LAMOP (1^{re} éd. en ligne 2011).

Cet article est sous licence [Creative Commons 2.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/) BY-NC-ND. – Vous devez citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'œuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation. – Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales. – Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

Peut-on parler des reflets de code-switching dans la documentation du Haut Moyen Âge et dans quelles conditions ?

PAR MARIEKE VAN ACKER*

1. Introduction : contours terminologiques

Sous intertitres

S'intéresser à la documentation écrite du haut Moyen Âge revient toujours à aborder, de près ou de loin, la question de la transition du latin aux langues romanes. Riche d'une longue histoire, cette recherche se trouve actuellement dans une phase où, sous l'influence de la sociolinguistique, une place centrale est accordée à la communication¹. Les textes, vus sous cet angle, sont des entités vivantes, reflets de choix

* Université de Gand (Belgique)

1. Quelques publications fondamentales dans cette optique : M. VAN UYTFANGHE, « Histoire du latin, protohistoire des langues romanes et histoire de la communication. À propos d'un recueil d'études, et avec quelques observations préliminaires sur le débat intellectuel entre pensée structurale et pensée historique », *Francia*, 11, 1983, p. 579-613 ; M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, Institut des Études Augustiniennes, 1992 et R. WRIGHT, *A sociophilological study of latin*, Turnhout, Brepols, 2002.

Reflets de code-switching dans la documentation médiévale ?, CEHTL, 2, 2009, Paris, LAMOP

conscients en vue d'un fonctionnement communicatif pertinent. Dans cette optique, c'est moins l'idée de rupture qui préside à la perception de la situation langagière de cette époque, que celle d'un rapport fluctuant et évoluant entre continuité et discontinuité.

La manière d'interroger la documentation a ainsi fortement évolué, et la méthode s'en ressent. Analyser les textes est devenu un exercice aussi fascinant que complexe. La situation langagière de cette période de transition et d'émergence, loin d'avoir livré ses secrets, se présente dorénavant comme un puzzle aux multiples pièces manquantes. Ce puzzle, c'est le l'architecture de la langue – le diasystème – dans sa totalité, c'est-à-dire toutes les possibilités offertes par la langue en tant que moyen de communication orale ou écrite, et acceptées par les locuteurs. Les pièces manquantes, c'est toute la production orale et une partie de la production écrite. La tâche, pour le chercheur, consiste à évaluer, de la manière la plus honnête possible, comment les pièces dont il dispose – un ensemble de textes –, fonctionnaient par rapport au diasystème. Implicitement, il est donc tenu à essayer de mettre en carte le diasystème dans son ensemble, avec ses caractéristiques, ses contraintes, ses cristallisations propres.

Bien sûr, la dimension hypothétique, dans cette optique, est inévitable. Il est pourtant des stratégies qui permettent d'augmenter quelque peu le taux de vraisemblance. L'observation de fonctionnements langagiers récents voire actuels et mieux documentés peut aider à se forger une idée des nombreux espaces vides. Ce genre de projections donne l'impression d'ouvrir des portes sur des mondes parfois insoupçonnés, et peut resituer dans la continuité des

phénomènes qui longtemps semblaient tout à fait en rupture. Il y a néanmoins un grand danger à ces projections : trop souvent, elles sont chargées d'implicites qui ne font pas toujours justice à la réalité historique. Quelquefois, elles véhiculent même des conceptions fausses². C'est pourquoi il importe toujours d'explicitier clairement le cadre terminologique. Il en va de même pour la projection, sur la documentation du haut Moyen Âge, du concept de code-switching ou d'alternance de code. Il est nécessaire de bien s'entendre, au préalable, sur le contenu de ce concept afin d'éviter que soient renouvelés les écueils terminologiques comme ceux liés aux notions et concepts de diglossie ou encore de latin vulgaire. Ces notions, n'étant pas bien définies au départ, laissent une marge d'interprétation beaucoup trop importante et devenaient ainsi – le cas échéant – des réceptacles de conceptions anciennes. De cette manière, elles sèment toujours le désaccord parmi les spécialistes du haut Moyen Âge³.

Qu'entend-on donc exactement par code-switching ? Le terme indique qu'il y a, dans l'emploi langagier d'un locuteur, passage d'un code à un autre. Dans leur manuel de sociolinguistique, Milroy et Gordon donnent la définition suivante :

2. Voir notamment M. VAN ACKER, « La transition latin/ langues romanes et la notion de “diglossie” », *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 126/1, 2010, p. 1-30.

3. *Ibid.* et *Ead.*, « Quelques questions conceptuelles et terminologiques relatives à la transition latin/langues romanes à partir de la notion de “latin vulgaire” », *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 123/4, 2007, p. 593-617.

« Bilingual (or multilingual) speakers, speakers from diglossic communities, and bidialectal speakers on the other hand have access to community repertoires which are perceived (and usually named) as different languages or as different dialects of the same language, and such speakers are said to switch between codes⁴ ».

Du point de vue des implicites, la chose se complique d'emblée vu que la notion de « code » n'est pas clairement délimitée. Si le code est généralement une langue à part entière, et que le phénomène de code-switching s'étudie dans des situations de bilinguisme, il peut aussi se traiter d'une variété de langue, ou d'une alternance entre langue standard et dialecte⁵. La différence est de poids pour qui cherche à mieux comprendre la situation langagière du haut Moyen Âge, où toute la difficulté, et le défi, consiste justement à trouver les points de rupture entre monolinguisme et bilinguisme. Ce n'est en effet pas tant l'émergence des langues romanes qui est difficile à concevoir – le changement est le propre des langues –, mais bien le processus de leur disjonction par rapport à leur amont.

Il apparaît ici clairement qu'il importe de bien distinguer entre variations intra-architecturales d'une part, et extra-architecturales de l'autre. Je parle de l'architecture de la langue bien sûr. Car comme le remarque à juste titre Johannes

4. L. MILROY and M. GORDON, *Sociolinguistics. Method and interpretation*, Londres, Blackwell, 2003, p. 198.

5. Cf. H. GIESBERS, *Code-switching tussen dialect en standaardtaal, Proefschrift ter verkrijging van de graad van doctor aan de Katholieke Universiteit te Nijmegen*, Amsterdam, 1989 (Publicaties van het P.J. Meertensinstituut voor Dialectologie, Volkskunde en Naamkunde, dl. 11).

Kabatek⁶, les locuteurs sont en fait toujours plurilingues, en ce sens que le locuteur opère un choix parmi les registres ou sous-codes de la langue qu'il maîtrise, notamment en fonction de son statut social, du « style » et de la situation qui peut être plus ou moins formelle⁷. On peut dire en effet, en paraphrasant Eugenio Coseriu, que toute activité langagière individuelle est le résultat de la gestion simultanée de plusieurs systèmes fonctionnels qui s'imbriquent⁸. Voilà ce qui amène Christian Baylon à écrire :

« Écrire la grammaire ou la phonologie d'une langue parlée par l'ensemble d'une communauté, ce serait énumérer des règles invariables qui s'appliquent à tous les locuteurs de cette communauté dans toutes les situations et des règles variables qui rendent compte du fait que certaines formes linguistiques particulières sont employées de façon différente⁹ ».

On revient ici au point de départ fondamental de toute discussion d'ordre linguistique et langagière, à savoir :

6. J. KABATEK, « L'oral et l'écrit – quelques aspects théoriques d'un “nouveau” paradigme dans le canon de la linguistique romane », dans *Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbarwissenschaften, Romanistisches Kolloquium XIV*, éd. W. Dahmen, G. Hotus, J. Kramer, M. Metzeltin, W. Schweickard et O. Winkelmann, Tübingen, Gunter Narr, 2000, p. 305-320.

7. À ce sujet, voir aussi C. BAYLON, *Sociolinguistique, société, langue et discours. Les échanges langagiers : bilan critique des travaux français et synthèse des recherches anglo-saxonnes*, Paris, Nathan, 1996, p. 88.

8. E. COSERIU, « Linguistique historique et histoire des langues », dans *Diatopie, diachronie, diastratie*, éd. R. Van Deyck, Gand, Communication and Cognition, 1992, p. 81.

9. C. BAYLON, *Sociolinguistique, société, langue et discours, op. cit.*, p. 89.

qu'entend-on exactement par « langue », et plus encore, par « état monolingue ». Nous avons essayé, ailleurs, de montrer combien il était important de bien définir la langue avant de se lancer dans des théorisations et des modélisations¹⁰. Quant à l'état monolingue, voici la définition que nous avons proposé :

« Linguistiquement parlant, une communication langagière est monolingue lorsque cette communication se réalise par sélection de traits langagiers – phonétiques, morphologiques, syntaxiques et stylistiques – dans un ensemble (un réservoir) de possibilités oppositionnelles et variationnelles qui sont identifiées comme appartenant à un seul et même diasystème. Tous ces traits s'intègrent dans une architecture langagière unique où ils caractérisent les différents paramètres de la variation. Sociolinguistiquement parlant, une communication est monolingue lorsque la communauté de communication ne perçoit, ne nomme et ne revendique qu'un diasystème. Au-delà de la complexité et de la variabilité, de l'identification de dialectes, de registres, de styles différents, la communauté de locuteurs s'accorde donc pour situer l'ensemble des actes de communication langagière dans les limites d'une seule et même entité langagière. On pourrait dire qu'ils se réfèrent à une seule norme, dans le sens cosérien et labovien de ce qui est culturellement et traditionnellement acceptable du point de vue linguistique ; de l'ensemble des structures

10. M. VAN ACKER, « Quelques réflexions d'ordre conceptuel et terminologiques relatives à la transition latin/langues romanes à partir de la notion de 'latin vulgaire' », *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 123/4, 2007, p. 593-617.

normatives partagé par les membres de la communauté linguistique¹¹ ».

Nous prenons ici le parti de considérer le phénomène de code-switching au sens strict du terme, c'est-à-dire comme une pratique langagière lors de laquelle un locuteur alterne dans son parler des codes langagiers appartenant à des architectures langagières différentes et clairement délimitées, du moins du point de vue supra-individuel. En cela, nous ne nous démarquons des distinctions opérées en sociolinguistique anglophone que partiellement, en ce sens que nous écartons du modèle, provisoirement, l'alternance dialecte/ langue standard¹². Par ailleurs, nous suivons la sociolinguistique anglophone en ce que les variations intra-architecturales dans l'usage de la langue relèvent pour nous également d'un autre phénomène pour lequel est proposée le terme de *style shifting* : l'alternance de styles différents dans le répertoire langagier d'un locuteur. Dans les termes de Milroy et Gordon :

« Monolingual and monodialectal speakers who do not have a clear sense of different codes in the community repertoire are usually said to shift between styles¹³ ».

Dans les études récentes, le style est moins traité comme une réponse à un ensemble de variables contextuelles, que comme un emploi stratégique, actif des ressources linguistiques disponibles pour construire un sens social. Des auteurs comme Penelope Eckert ou Nicolas Coupland

11. M. VAN ACKER, « La transition latin / langues romanes », art. cité., p. 5.

12. Cf. L. MILROY et M. GORDON, *Sociolinguistics*, *op. cit.*, chap. 8.

13. *Ibid.*, p. 198.

considèrent le style comme l'axe dia central de l'architecture de la langue. C'est-à-dire que toute variation linguistique peut être liée à et expliquée par le fait que le locuteur se sert des ressources de la variation langagière pour réaliser une communication pertinente dans son fonctionnement social¹⁴.

2. *Le haut Moyen Âge*

Cette petite mise au point terminologique nous invite à nous rendre compte du fait que poser la question du code-switching à la documentation écrite du haut Moyen Âge revient d'emblée à renouer avec une question ancienne mais toujours fort débattue, à savoir, combien de langues ou de variétés de langue y a-t-il à distinguer au haut Moyen Âge ?

Les théories traditionnelles allaient dans le sens d'une scission de codes très précoce, ce dont témoigne le concept de latin vulgaire ou encore celui de diglossie appliqués à la période précarolingienne. Dans une telle vision des choses, les textes sont considérés comme des façades artificielles qui sont le produit d'un écolage visant à faire perdurer une latinité ancienne totalement en décalage avec la parole vivante. Comme toutefois la formation laissait à désirer, des éléments de la langue parlée pouvaient s'introduire sous forme de

14. N. COUPLAND, *Style, Language variation and identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 ; P. ECKERT et J. R. RICKFORD éd., *The Complexity of Style – Style and Sociolinguistic Variation*, Cambridge, Cambridge UP, 2001. Voir aussi le compte-rendu de ce dernier livre par E. NUÑEZ-MÉNDEZ, *The American Speech*, 79/1, 2004, p. 98-101 ; L. MILROY et M. GORDON, *Sociolinguistics*, *op. cit.*, p. 208.

fautes. Cette approche constituait une première tentative de réconcilier :

- l'apparition précoce de certains phénomènes évolutifs dans certains types d'écrits dits populaires ;
- l'apparent hiatus entre la latinité des textes jusqu'au IX^e siècle, et les débuts d'une nouvelle tradition écrite romane à partir du IX^e siècle ;
- le « mauvais » latin de la période précarolingienne.

Même Erich Auerbach, après avoir insisté sur le fait que la latin de Césaire d'Arles et de Grégoire de Tours est un latin vivant, une langue en rapport direct avec la langue parlée, est d'avis qu'après Grégoire de Tours, le latin devient informel¹⁵.

Or, si bien concevoir le haut Moyen Âge du point de vue langagier, consiste à mesurer le rapport entre continuité et discontinuité dans l'architecture de la langue, il importe d'éviter les modélisations qui, d'emblée et implicitement, imposent des parti-pris dans ce domaine. La conception de la langue ayant évolué, on s'est rendu compte, notamment par le biais de travaux en sociolinguistique, que les langues sont des systèmes où plusieurs variantes peuvent coexister dans une même architecture langagière globale ; où tous les locuteurs n'ont pas forcément la même maîtrise de la langue, et où certains traits langagiers relèvent de la connaissance active chez les uns, mais seulement d'une connaissance passive chez

15. E. AUERBACH, *Le haut langage. Langage littéraire et public dans l'antiquité latine tardive et au Moyen Âge*, Paris, Belin, 2004 (première édition allemande, 1958), p. 106.

d'autres, sans que les uns ou les autres aient l'impression de parler une autre langue.

En s'inscrivant dans une telle approche sociolinguistique, l'étude des textes précarolingiens ne confirme pas l'analyse traditionnelle, mais fait entrevoir une réalité moins dichotomique, en tout cas jusqu'à la période carolingienne. Pour rappel, je précise qu'on situe généralement la période mérovingienne entre 481 et 751, c'est-à-dire entre l'ascension de Clovis et la déposition du dernier roi mérovingien au profit du premier roi Carolingien, Pépin le Bref. Si cette délimitation correspond donc en premier lieu à des événements d'ordre politique, il n'est pas injustifié d'appréhender la fourchette ainsi comprise comme une phase dans l'histoire de la communication langagière. Michel Banniard lui donne l'étiquette « latin parlé tardif de phase 2 », et y distingue les traits proéminents suivants : du point de vue langagier – modification intensifiée du diasystème ; du point de vue communicationnel – début de failles dans la communication (verticale)¹⁶.

2.1. Période pré-carolingienne : monolinguisme complexe et style-shifting ?

Ayant travaillé sur les hagiographies mérovingiennes, leur insertion sociale et leur fonctionnement communicatif, le modèle de code-switching ne nous semble en effet pas approprié, ni au niveau de la conscience linguistique, ni au

16. M. BANNIARD, *Viva Voce, op. cit.* chap. 9 ; *Id.*, « Latin tardif et latin mérovingien : communication et modèles langagiers », *Revue des études latines*, 73, 1995, p. 213-230.

niveau des caractéristiques textuelles. Il n'y a pas, dans ces textes, de ruptures, des passages où brusquement, le temps d'une phrase, on voit apparaître un autre type de parler. Par contre, on trouve dans ces textes des fluctuations. Nous avons pu constater que les hagiographes opèrent des dosages conscients de traits langagiers plus archaïques et d'autres plus progressifs, ce qui serait plutôt à mettre en rapport avec le concept de *style-shifting*.

Dans notre recherche consacrée à la communication verticale¹⁷, les fluctuations avaient pour résultat des variations dans le degré de compréhensibilité tout au long de textes, allant de phrases parfaitement compréhensibles à des phrases susceptibles d'avoir été plus sujettes à caution, dont la compréhension devait être fortement conditionnée par le mode de lecture. Les auteurs semblent jouer en toute conscience sur les connaissances passives de leurs publics, ce qui pouvait résulter dans des décalages entre la perception langagière des auteurs d'une part, et celle des auditeurs de l'autre, avec notamment un taux d'implicite plus élevé et des réinterprétations probables dans la dernière¹⁸.

17. M. VAN ACKER, *Hagiographie et communication verticale au temps des Mérovingiens (VII^e-VIII^e siècles)*, Turnhout, Brepols, 2007.

18. Cf. M. VAN ACKER, « D'une étape négligée dans la modélisation du changement langagier : importance et fonctionnement des connaissances passives au sein de la communication verticale mérovingienne », dans *Actes du XXIII^e Colloque international de linguistique et de philologie romanes (Aberystwyth, 2-6 août 2004)*, éd. D. Trotter, Berlin, de Gruyter, 2007, vol. 2, p. 575-588.

On pourrait faire référence ici au concept de « code restreint » proposé par le sociolinguiste Basil Bernstein. Ce dernier, en étudiant comme d'autres sociolinguistes de la première heure, le lien entre résultats scolaires et pratiques langagières chez des élèves défavorisés, avait constaté que ces élèves avaient tendance à pratiquer, en milieu scolaire, un code restreint, par opposition au code élaboré des bons élèves¹⁹. Ce code restreint se caractérise par un recours très récurrent aux implicites. Ce qui se passe en hagiographie mérovingienne, c'est que la langue peut y fonctionner de manières différentes. Les lettrés qui produisent les textes, la produisent comme un code élaboré, en ayant recours à une majorité de traits archaïques, un nombre contrôlé de traits actuels et une minorité de traits modernes. Mais lors de la production orale, un certain nombre de ces traits ne sont probablement plus audibles, comme par exemple certaines désinences. Ces syntagmes non prépositionnels aux marques casuelles inopératives sont fonctionnels grâce à un pilotage sémantique²⁰. À cela s'ajoute qu'il est probable que d'autres éléments ne sont probablement plus perçus de manière explicite mais plutôt implicite par les illettrés. Prenons la phrase suivante, tirée de la *Passio Quintini* (probablement du

19. Cf. C. BAYLON, *Sociolinguistique, op. cit.*, p. 95.

20. Le terme est de M. Banniard : cf. sa typologie du latin mérovingien proposée dans « Les textes mérovingiens hagiographiques et la 'romana lingua rustica' », dans *L'hagiographie mérovingienne à travers ses réécritures*, éd. M. Goullet, M. Heinzelmänn et C. Veryard-Cosme, Sigmaringen, Thorbecke, 2010 (Beihefte der Francia, 71), p. 83-102.

vii^e siècle) : *Accede nunc et sacrificia diis nam si nolueris per deos iuro diuersis poenis te faciam interficere*²¹.

Éléments fonctionnant de manière explicite :

- *accede* : impératif ancien ; morphologie en continuité du latin au plus ancien français ; survivance lexicale savante (*accéder*) ;
- *nunc* : adverbe de lieu sans marque morphologique spécifique, survivant du latin au plus ancien français (*nonc*) ;
- *et* : conjonction survivant du latin au plus ancien français ;
- *sacrificia* : impératif ancien ; morphologie en continuité du latin au plus ancien français ; survivance lexicale savante (*sacrefier*) ;
- *si* : conjonction survivant du latin au plus ancien français ;
- *iuro* : indicatif présent ; morphologie en continuité du latin au plus ancien français ; survivance lexicale savante (*juré*) ;
- *per deos* : complément de manière prépositionnel ; marque prépositionnelle en continuité du latin au plus ancien français (*par [les] dieux*).

21. Fragment de texte pris d'une version non encore éditée de cette passion, celle du légendier de Turin (BN 517 (D.V.3), dans le cadre du projet trilatéral Expertise de textes hagiographiques mérovingiens dans leurs plus anciennes versions dirigé par Monique Goulet. Cette version est assez proche de celle qui figure dans les AASS (Oct. vol 13), basée sur le manuscrit BnF Lat 5299.

Éléments fonctionnant de manière implicite :

- *diis* : marque morphologique du datif pour le CR2, en discontinuité du latin au plus ancien français, devenue probablement inopérationnelle > CR2 implicite ; survivance lexicale assurée (*d(i)eu*)
- *nam* : conjonction ne survivant pas du latin au plus ancien français > entité de structuration flottante.
- *nolueris* : marque morphologique du subjonctif parfait en discontinuité du latin au plus ancien français, devenue probablement inopérationnelle entité lexicale sans survivance > forme verbale flottante ; probable pilotage sémantique orienté par le préfixe négatif (*nol-*).
- *diversis poenis* : marque morphologique de l'ablatif pour le complément de moyen, en discontinuité du latin au plus ancien français, devenue probablement inopérationnelle > complément de moyen implicite ; survivance lexicale (mi-)savante (*divers* ; *peine*).
- *faciam* : marque morphologique du futur I synthétique devenue probablement inopérationnelle > futur implicite ; survivance lexicale assurée (*faire*)
- *interfici* : marque morphologique du passif synthétique devenue probablement inopérationnelle ; entité lexicale sans survivance > passif implicite (et connaissance lexicale passive).

Dans une recherche plus récente et non encore publiée, qui tente de caractériser le latin mérovingien²², apparaissent

22. Toujours dans le cadre du projet de recherche dirigée par Monique Goulet, nous avons proposé des analyses des textes suivants : Vies

également des fluctuations au sein des textes hagiographiques examinés, certains proposant un langage plus conservateur, et d'autres proposant nettement moins de traits archaïques. Mais si fluctuation il y a, il est clair aussi que celles-ci sont limitées, et que nulle part, il n'existe des sauts langagiers tels – ni intertextuels, ni intratextuels – qu'on puisse parler de changement de code. Cela revient à dire que l'écrit est perméable à l'oral – il n'est donc pas artificiel – et qu'il peut fonctionner dans le diasystème, mais qu'il faut tenir compte d'un seuil non négligeable, que beaucoup de traits appartenant à l'oralité ne dépassent pas.

Les données issues de l'hagiographie confirment ainsi l'hypothèse d'une architecture langagière complexe²³, notamment par l'importance accordée aux aspects historiques de la langue, tant pour des raisons administratives (formules) que religieuses (paroles sacrées) et politiques (unité). Il y a clairement un effort pour maintenir vivant le passé de la langue, mais sans qu'il y ait dans cette optique une radicalisation. Il en résulte un polymorphisme très complexe au niveau de l'écrit et un lien diversifié et fluctuant avec l'oral, avec une ouverture fortement surveillée et dosée. La complexité du diasystème est ainsi fonction de la richesse de traits concurrents présents, et du degré de divergence entre les

d'Arnoul de Metz, Hilaire de Poitiers, Loup de Troyes et Médard de Noyon dans les versions transmises par le manuscrit Vienne, ÖNB 420.

23. R. Wright a dans cette optique lancé le terme de *complex monolingualism* : V. R. Wright, *Early Ibero-Romance. Twenty-one studies on language and texts from the Iberian Peninsula between the Roman Empire and the thirteenth Century*, Newark, Juan de la Cuesta, 1991, chap. 1.

différents styles possibles, selon que le locuteur sélectionne une majorité de traits archaïques, ou une majorité de traits actuels. Notre hypothèse est que c'est cette modalité de double fonctionnement qui assure la continuité dans le diasystème distendu qui est celui de la période mérovingienne. C'est elle qui tient ensemble des styles de langue dont une majorité d'éléments ne sont plus partagés, en tout cas lorsqu'on prend en considération les codes élaborés. L'instrumentalisation massive des connaissances passives a pour effet que l'unité de l'architecture est maintenue, en dépit du fait que progressivement la distance se creuse entre styles appartenant à la langue parlée et certains styles appartenant à la langue écrite. On ne *switche* pas, on ne *shifte* même pas, mais on superpose. Ainsi, le *sermo rusticus* s'apparente à un style de langue, un mode d'utiliser la langue qui a pour caractéristiques :

- forte dépendance d'hypertextes hagiographiques et bibliques ;
- importance du double fonctionnement, qui limite les possibilités d'élévation du code élaboré.

Le travail d'analyse poussé que nous avons réalisé sur l'hagiographie, nous n'avons pu le faire sur la documentation administrative. Néanmoins, la consultation de ces textes fait entrevoir une réalité similaire tout en étant différente. C'est-à-dire que le genre administratif a généré ses propres limites en termes de contraintes et de libertés. Le rapport avec la tradition y est déterminé par la valeur d'autorité accordée à certaines formules. Le rapport à la langue parlée est conditionnée par la mise par écrit de dépositions faites

oralement devant une assemblée. Dans l'ensemble, cela résulte dans un plus grande fluctuation intertextuelle, et peut-être une perméabilité à l'oral légèrement plus grande (notamment par le biais d'un lexique renvoyant à des possessions, des noms de lieu etc.), sans que pour autant le seuil mentionné se réduise de manière spectaculaire, pour ne pas dire qu'il ne cesse d'exister²⁴.

En conclusion, nous dirions qu'il n'y a dans la documentation écrite précarolingienne pas de *code-switching*, et un *style-shifting* très modéré. En ce sens, il est vrai que la documentation écrite, sans être en déphasage avec l'oral, présente une facette limitée et spécifique du diasystème. Par rapport aux registres existants en langue parlée, le phénomène du *style shifting* est susceptible d'avoir été très répandu. Quant au *code-switching*, on pourrait peut-être le concevoir au niveau de la conscience, dans le chef des lettrés, d'un écart considérable entre un code écrit sans concessions vers l'oral et la parole vivante.

2.2. Radicalisation carolingienne : vers le code-switching ?

Les choses changent à l'avènement des Carolingiens. Avec ceux-ci se développe une approche tout à fait différente de la langue et de l'héritage langagier. L'idéologie qui émerge en est une qui veut accentuer la continuité avec le passé romain et

24. Il a été fait tout récemment une thèse à l'École des chartes, dans laquelle sont comparées de manière plus détaillée les réalités langagières de la documentation hagiographique et administrative : V. R. VERDO, *La reconfiguration de latin mérovingien sous les Carolingiens. Étude sociolinguistique des diplômes royaux et des réécritures hagiographiques (VI^e-IX^e siècle)*, thèse soutenue sous la direction de Pascale Bourgain à l'École des chartes le 8 mars 2010.

latin²⁵. Les premiers Carolingiens instrumentalisent la langue comme porte-drapeau de l'unité et du prestige de l'État et de la religion. Ce choix résulte dans le désir de promouvoir à l'écrit une norme en discontinuité nette avec la langue parlée. Comme le dit David Ganz :

The categories traditionally applied to the Carolingians have been “receptivity”, “traditionalism”, “standardization”; but Charlemagne “looks to the future and is no antiquarian”. The nature of Carolingian ideology (the term is justified) required not simply the reception of an intellectual heritage, but the possibility of transforming that heritage²⁶.

Il s'agit de réactualiser et de redynamiser les liens avec la langue et la culture prestigieuse de la latinité chrétienne, afin qu'ils contribuent à la construction de l'unité et du prestige carolingien. Nous avons insisté ailleurs sur l'importance à prendre en considération les enjeux idéologiques liés à la langue et à sa valeur-symbole. Pour comprendre cette stratégie, il importe d'être conscient du fait que « l'empire était resté, au moins pour les érudits, l'état idéal, le seul capable de faire régner la paix dans le monde²⁷ ». Il est vrai que « déjà les

25. Cf. I. GARIPZANOV, *The Symbolic Language of Authority in the Carolingian World (c. 751-877)*, Leiden, Brill, p. 285 et suivantes ; R. MCKITTERICK, *Carolingian culture: emulation and innovation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997 (première éd. 1994).

26. D. GANZ, *Corbie in the Carolingian Renaissance*, Sigmaringen, Thorbecke, 1990, p. 121.

27. E. LAVISSE, *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la révolution*, tome II, *Le christianisme, les Barbares, Mérovingiens et Carolingiens*, Paris, Hachette, 1903, p. 300.

Mérovingiens se réclamaient de cette origine sacrée, mais Charlemagne, qui a reçu l'onction, qui est le fils du réformateur de l'église, le protecteur du pape, et le propagateur de la foi par ses conquêtes, est un monarque chrétien, un roi d'église à plus haut titre que Clovis ou qu'un Gontran et un Childebert²⁸ » et il peut prétendre à un rêve plus ambitieux : « l'unité morale de l'humanité dans l'*imperium cristianum*²⁹ ». C'est d'autant plus important que le territoire est grand et très hétérogène du point de vue culturel et linguistique, et qu'une langue de gestion claire, homogène et prestigieuse peut soutenir de manière efficace le désir d'unité politique.

Ce qui se passe sous les Carolingiens est loin d'être un *unicum*. On peut certes le rapprocher de l'histoire du grec ou de l'arabe, pour ne nommer que ces deux univers linguistiques, mais de manière plus universelle, tout processus de standardisation de langue relève de cette même stratégie visant le soutien linguistique d'une construction politique³⁰.

L'évolution langagière qui suit en est une, à nos yeux, de diglossisation. C'est-à-dire qu'à partir d'une architecture complexe mais une, se profilent et s'isolent deux architectures aux contours différentes et plus réduites ; deux variantes distinctes, deux codes.

Dans la documentation hagiographique apparaît le phénomène des réécritures : des *vitae* existantes considérées

28. *Ibid.*, p. 308.

29. *Ibid.*, p. 356.

30. Cf. J. et L. MILROY, *Authority in language, Investigating Language prescription and standardization*, Londres, Routledge, 1991.

comme étant écrites en un latin qui laisse à désirer ou qui, en tout cas, n'est pas à la hauteur pour la célébration des saints, sont coulées dans un latin stylistiquement plus à niveau, c'est-à-dire, dans un code élaboré plus diversifié en traits archaïques. Ainsi, en 839, Wandalbert de Prüm propose, à la demande de son abbé Markward, une nouvelle version de la vie d'un saint populaire dans la région, saint Goar (mort vers 649 ; originaire d'Aquitaine, établi à Trèves comme ermite). Par rapport au texte existant (probablement du milieu du VIII^e siècle), Wandalbert dit dans son prologue qu'il relate les gestes du saint dans un style très inférieur et dans une langue qui torture les oreilles de beaucoup. Lui, de son côté, se propose de le faire *accuratius*, avec plus de soin :

« Quoniam itaque me, sancte et amantissime pater Marcward, novo operi manum imponere compellit, ut actus sancti confessoris Christi Goaris, qui hactenus vili admodum stilo et sermone multorum auditus offendente constiterunt, accuratius debeam explanare additis ex novo miraculis, [...] »³¹.

Wandalbert a vraiment suivi de près son texte-source. Aussi pouvons-nous retrouver les phrase correspondantes dans la *vita* I. Par exemple :

Vita Prima : I. 9/10.

Nunc autem ista causa quid sit nescio: mane commedit et bibit, bestias mulgit, cappam suam in radio solis pendit. Accedat propius et reddat rationem, si ex Dei parte haec facit an ex adversario.

31. *Wandalbert von Prüm. Vita et miracula sancti Goaris*, éd. H. E. Stiene, Francfort-sur-Main et Bern, Lang, 1981, p. 4, l. 7-11.

Vita secunda (Wandalbert) II. 10.

Proinde accederet propius et rationem suorum operum redderet; sibi mirum videri, quod, in quo nulla sit excellentia sanctitatis, feras mulgeat et solis radio pro ligno utatur.

On peut constater ici que Wandalbert propose une construction syntaxique nettement plus élaborée, avec une concentration plus grande de traits archaïques. Ce fragment est de niveau fort modeste dans la version initiale. Pour les passages de niveau plus élevé, nous avons pu constater que, là aussi, Wandalbert tient à prendre ses distances par rapport à sa version qui se fait alors plus verbeuse, plus variée dans les constructions utilisées, avec des segments plus longs et des hyperbates plus fréquents.

Quel est le rapport entre le latin de Wandalbert et celui de son prédécesseur ? Monique Goulet, en parlant en termes généraux du phénomène des réécritures carolingiennes, affirme :

« En fait, même si certains textes mérovingiens méritent le qualificatif de *rustici*, adjectif ambigu, qui renvoie tantôt à l'illettrisme et à une incompetence langagière écrite, tantôt simplement à la catégorie du "style bas" [...], l'écart n'est pas toujours énorme entre la langue et le style d'une Vie mérovingienne et sa réécriture carolingienne³² ».

C'est également vrai pour l'écart entre les deux *Vitae Goaris*. Quant à l'éditeur du texte de Wandalbert, Stiene, celui-ci met lui aussi en relief la continuité entre les deux

32. M. GOULET, Écriture et réécriture hagiographiques. Essai sur les réécritures de Vies de saints dans l'Occident latin médiéval (VIII^e-XIII^e s.), Leuven, Brepols, 2005, p. 34.

productions, en affirmant que comme représentant de la renaissance carolingienne, Wandalbert s'est orienté du point de vue langagier et formel vers les classiques et les auteurs chrétiens de l'Antiquité tardive, mais cela n'empêche pas que certaines constructions et acceptions utilisées par le moine de Prüm sont caractéristiques du latin tardif. Ainsi, par exemple, Wandalbert utilise par deux fois une subordonnée avec *quia* à la place d'un *AcI*³³.

Wandalbert et son prédécesseur anonyme n'écrivent donc pas de manière radicalement différente, mais ils font visiblement d'autres choix en fonction de ce qu'ils jugent apte pour l'écrit. Dans l'ensemble, il y a clairement une redéfinition du style qui convient au genre. A l'ambition stylistique de Wandalbert s'oppose une langue de compromis qui se rapproche plus, et par moments fortement, de la langue parlée, sans pour autant se réduire à une pure transcription.

La documentation administrative montre quant à elle une autre réalité : des styles très différents y continuent de coexister. L'écart peut être grand entre les parties formulaires fortement influencées par des intertextualités séculaires, et les parties rapportant le témoignage des parties concernées³⁴.

Dans un premier temps, les efforts Carolingiens ont ainsi pour résultat une multiplication des styles³⁵. En effet, si les

33. H. E. STIENE, *Wandalbert von Prüm, Vita et Miracula sancti Goaris*, *op. cit.*, p. 144 et suivantes.

34. Cf. R. VERDO, *La reconfiguration de latin mérovingien sous les Carolingiens*, *op. cit.*, p. 277 et suivantes.

35. Cf. G. DE LEPELEER, *Les styles latins d'Eginhard (m. 840). Recherches sur l'état de la langue au temps du Concile de Tours et des Serments de Strasbourg*,

mesures linguistiques et la réforme de l'enseignement entrepris par Charlemagne augmentent progressivement la tension avec la réalité, elles ne mènent pas pour autant à une rupture dans la tête des lettrés, qui ne sont toujours conscients que d'une langue. Encore durant la seconde moitié du IX^e siècle, les lettrés de l'époque considéraient comme telle la langue qui s'écrivait, celle qui se parlait dans les cercles lettrés, et celle que les illettrés utilisaient pour communiquer³⁶. Ce n'est qu'au X^e siècle, finalement, qu'une distinction semble se faire plus clairement. Cette dichotomisation est semble-t-il fonction de la progression de la diglossisation : plus le « bon latin » se profile et s'impose, plus se crée la nécessité pour identifier et valoriser autrement les traits langagiers qui s'en voient exclus. Voilà ce qui mène à la recherche d'un nouvel écrit, d'une nouvelle langue littéraire, d'une nouvelle norme, d'un second positionnement idéologique, opposé à celui de l'état des clercs. L'évolution n'arrivera à son terme qu'au moment où les deux sous-diasystèmes issus d'une seule architecture, auront fini de se rééquilibrer et de se compléter pour pouvoir assumer de manière indépendante, tout l'éventail de communications différentes et des styles correspondants.

Mémoire de licence inédit réalisé sous la direction de G. Sanders, déposé à l'Université de Gand en 1984-1985, p. 215.

36. Cf. M. VAN UYTFANGHE, « Quelques observations sur la communication linguistique dans la Romania du IX^e siècle », dans *Zwischen Babel und Pfingsten. Sprachdifferenzen und Gesprächsverständigung in der Vormoderne* (8. 16. Jh.), éd. P. von Moos, Zürich/Berlin, LIT, 2008, p. 317-337.

3. Conclusion

Notre hypothèse est que du temps des Mérovingiens, l'on est dans une situation monolingue complexe, avec des effets possibles de *style-shifting*. Les locuteurs et auteurs pratiquent des styles différents, qui peuvent parfois être fort éloignés les uns des autres, pour ce qui est des choix opérés dans l'ensemble des traits langagiers disponibles. Mais le jeu des connaissances passives permet à certains styles à prédominance de traits archaïques de faire toujours partie intégrante du diasystème, grâce à une perception à deux vitesses. Puis, du temps des Carolingiens, l'action idéologique rompt cet équilibre précaire : la langue doit dorénavant fonctionner comme un instrument de continuité, d'unité et de clarté. À cela, le jeu flou de perceptions superposées ne convient pas. Il en résulte un double mouvement. Le premier consiste en une recherche de continuité avec l'amont du patrimoine langagier. Concrètement, cela revient à multiplier, pour certains types de production, les traits archaïques sans plus tenir compte des limites imposées par le fonctionnement à codes superposés. Le second arrive par ricochet et consiste en une recherche de continuité avec la langue parlée. En résulte une réduction des traits archaïques et une ouverture grandissante aux traits actuels. Ceci nous amène à rejoindre D'Arco Silvio Avalle, lorsqu'il affirme :

« Le scriptae volgari si sono affermate attraverso un lentissimo processo di enucleazione dai registri intermedi fra latino e volgare dell'epoca precarolingia e che in sede letteraria il passaggio dall'uno all'altro sistema si è attuato non con la brusca assunzione delle nuove lingue, ma pel tramite della progressiva riduzione ed eliminazione degli

elementi inerti della tradizione scolastica ancora conservati nelle letterature « rustiche » altomedievali³⁷ ».

Dans un premier temps, ces deux mouvements en directions opposées ne mènent qu'à une multiplication de styles. Mais la clé de voûte ayant disparue, le grand diasystème – trop grand – ne tardera pas à développer en son sein deux sous-systèmes. Leurs contours resteront perméables longtemps, mais elles se dessineront de plus en plus clairement. Il se produit ainsi une diglossisation, lors de laquelle le *style-shifting* est susceptible de se convertir en *code-switching*.

37. D'A. S. Avalle, *Latino « circa romançum » e « rustica romana lingua »*. *Testi del VII, VIII e IX secolo*, Padova, Antenore, 1965, p. 14.